PERRIN

André Clot

Mehmed II

Le conquérant de Byzance

969656

MEHMED II

399

8° J
14384

DU MÊME AUTEUR

Soliman le Magnifique, Paris, 1983.
(Traduit en anglais, espagnol, italien, arabe, turc, roumain, japonais.)

Haroun al-Rachid et le Temps des Mille et Une Nuits, Paris, 1986.
(Traduit en anglais, allemand, italien, arabe, russe, roumain.)

93

ANDRÉ CLOT

MEHMED II

Le conquérant de Byzance

PERRIN
8, rue Garancière
PARIS

DL-19091990-25426

© Librairie Académique Perrin, 1990.
ISBN 2-262-00719-5

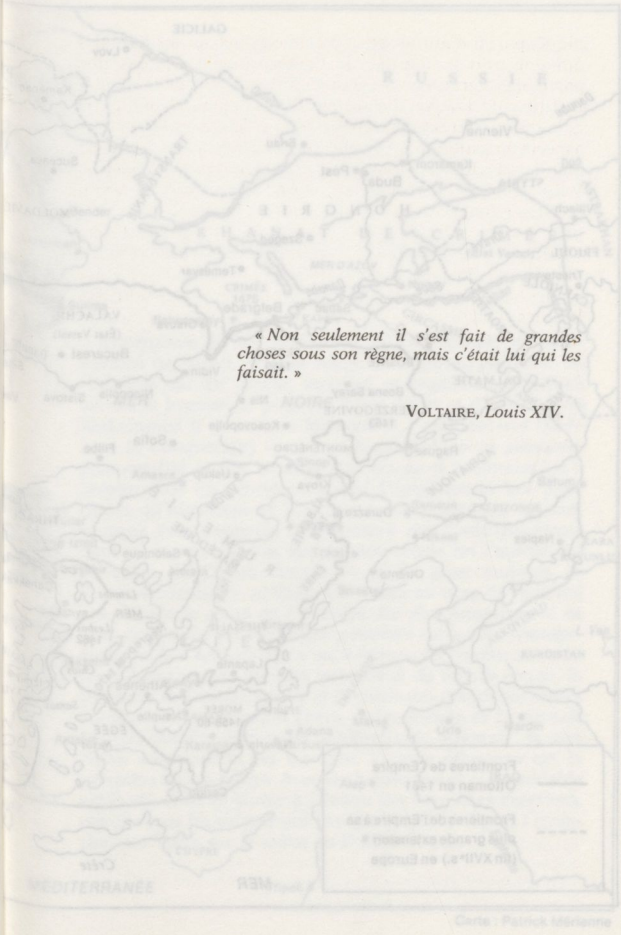


A ma famille.

Ce livre retrace, dans leurs grandes lignes, la vie et les accomplissements d'un personnage qui fut, il y a cinq siècles, une des plus puissantes figures de l'Ancien Continent et du Moyen-Orient. Pendant plus de trente années, la volonté de fer de Mehmed II, mise au service d'une intelligence hors du commun, s'appliqua à agrandir et à transformer l'Empire ottoman, à son avènement déjà étendu et organisé, mais dont l'influence et le rôle étaient encore limités, après lui et pour plus de quatre siècles l'égal et le partenaire des grandes nations de l'Occident. Les actions et l'œuvre immense de cet homme eussent mérité une étude plus complète et plus approfondie que celle-ci, à bien des égards un simple survol mais qui — du moins je l'espère — permettra au lecteur d'imaginer qui fut ce grand « rassembleur » de peuples, ce guerrier à la fois raffiné et sans pitié, un de ceux qui, à l'aube des Temps modernes, avec les grands souverains ses contemporains, ont donné à l'Europe la forme qui a été la sienne pendant près d'un demi-millénaire.

Avant d'inviter le lecteur à aborder le récit des hauts faits et des travaux de mon héros, mon premier et agréable devoir est de remercier ceux qui m'ont aidé à mener à son terme cet ouvrage. Au premier rang Louis Bazin, professeur à l'université de Paris III, directeur de l'Institut d'études turques de l'université de Paris, qui non seulement m'a encouragé à l'entreprendre mais a bien voulu traduire pour moi deux poèmes dont Mehmed est l'auteur; le professeur Pertev Boratav, directeur de recherche au CNRS, qui m'a commu-

niqué, parmi d'autres, ses savants travaux sur les légendes qui ont trait à la prise de Constantinople. Je dois une particulière gratitude au docteur Julian Raby, de l'Oriental Institute de l'université d'Oxford, à l'amabilité duquel je dois d'avoir pu prendre connaissance de ses études sur les aspects artistiques et intellectuels de la personnalité de Mehmed II. Je dois aussi dire mes remerciements à Nicolas Vatin, chargé de recherche au CNRS, qui a bien voulu mettre à ma disposition plusieurs de ses travaux sur le prince Cem ; à Ludvig Kalus, ingénieur de recherche au CNRS pour les informations qu'il m'a données, notamment sur la question des armes utilisées par les armées ottomanes ; à Marielle Kalus, bibliothécaire à l'Institut des langues et civilisations orientales qui, depuis si longtemps et avec une grande amabilité, oriente mes recherches dans la bibliothèque. Comment pourrais-je omettre, *last but not least*, l'aide compétente et amicale de Turan Gökaltay qui, sans se lasser, a mis à ma disposition des textes turcs qui m'eussent été inaccessibles sans sa collaboration ? Qu'il en soit, ici, remercié.



« Non seulement il s'est fait de grandes choses sous son règne, mais c'était lui qui les faisait. »

VOLTAIRE, *Louis XIV*.



Carte : Patrick Mérienne

Incarnation du Mal, précurseur de l'Antéchrist, prince de l'armée de Satan, dragon rouge de l'Apocalypse pour les chrétiens du XV^e^ siècle, stratège et organisateur génial, savant et humaniste pour les Turcs d'hier et d'aujourd'hui Mohammed II — en turc Mehmed II, *Fatih Mehmed* (Mehmed le Conquérant) — est un homme d'une si puissante personnalité et qui a laissé des traces si profondes qu'il inspire tous les sentiments, sauf l'indifférence. Les jugements qu'historiens et littérateurs ont portés sur lui sont presque tous excessifs, à la mesure des bouleversements dont ce souverain sans égal en son temps fut l'auteur. La conquête de Constantinople — la fin pour toujours de l'empire romain — suffirait à le hisser au rang de ceux qui ont changé le cours de l'Histoire. De plus lointaines et de plus profondes conséquences peut-être furent les transformations, le « remodelage » qu'il imposa à l'empire ottoman dont il fit une des grandes puissances du monde connu, la première de l'Islam, l'égale et la rivale des grands royaumes européens. Le sultan des Turcs, au lendemain de la prise de Constantinople, domine la Méditerranée orientale, la mer Noire sera bientôt un lac turc, l'armée ottomane est la première de son temps. Avec ses janissaires et sa formidable artillerie, il va se lancer à l'assaut des royaumes chrétiens, comme tous les sultans qui l'avaient précédé depuis l'irruption des Turcs sur la scène du Proche-Orient.

J'ai utilisé, en général, pour les mots turcs l'alphabet latin tel qu'il a été adopté en 1928 par la République turque. Il est très proche du français, compte tenu des différences suivantes :

c se prononce dj (comme adjectif)
ç se prononce tch
g se prononce g (jamais j)
ğ est à peine prononcé
h est toujours aspiré (ou plutôt « expiré »)
ı (sans point) : sa prononciation se situe entre e et i
ö se prononce eu (comme dans beurre)
s se prononce toujours s (jamais z)
ş se prononce ch (comme cheval)
u se prononce ou (comme toujours)
ü se prononce u (comme lune)

J'ai adopté cet alphabet pour de nombreux mots turcs, à l'exception de ceux devenus d'un usage courant en français : pacha, derviche, par exemple.

I

LES DEUX AVÈNEMENTS D'UN JEUNE SULTAN

Venus des hautes terres d'Asie qu'ils avaient quittées vers la fin du 1er millénaire, les Turcs * avaient trouvé sur les plateaux entre Caspienne et Méditerranée des conditions de climat et de végétation voisines de celles des steppes qu'ils avaient longtemps parcourues. Selon des traditions plus ou moins légendaires, une de leurs tribus, celle des Kayi, s'établit en Bithynie, près de la mer de Marmara. Face à Byzance affaiblie et divisée, ces Osmanlı, du nom de leur chef Osman, ont là d'immenses possibilités de conquêtes. Inspirés par le prosélytisme religieux autant qu'avides de butin, aidés d'aventuriers venus de toute l'Asie Mineure, ces guerriers incomparables dirigés par de grands chefs vont se lancer à l'assaut des territoires de leurs voisins byzantins et turcs, puis de l'Europe chrétienne.

En 1325, Bursa (Brousse), en Bithynie, est prise et devient leur capitale jusqu'à ce que, quelque trente-cinq ans plus tard, Edirne (Andrinople) la remplace. À Kosovo, en 1389, une grande bataille met fin à la fois à l'indépendance de la Serbie et à la vie de son souverain, Lazar, qu'un de ses fidèles venge en assassinant Murad, le sultan des Turcs. Les

* Le concept de *turc*, au sens national, n'a en fait jamais existé, l'expression « *Empire turc* » non plus, et pas davantage la *Turquie* au sens de pays, telle que nous désignons celui-ci aujourd'hui. On désignait celui-ci par *le Refuge de la Foi, les pays bien gardés*, etc. Le terme de *turc* désignait dans le langage courant un paysan ou un laboureur. La classe gouvernementale désignait ceux qui y appartenaient comme *musulmans* ou *ottomans*.

Ottomans sont fermement établis dans les Balkans qui voient s'avancer vers l'Europe centrale ceux qu'elle qualifie toujours de barbares et qui sont alors parmi les troupes les plus disciplinées et les mieux équipées de l'époque. Elles le montrent à nouveau, sept ans plus tard, en écrasant, à Nicopolis, sur le bas Danube, plusieurs milliers de chevaliers et de princes chrétiens aussi téméraires qu'indisciplinés, à l'image de l'Occident chrétien, affaibli et divisé, qui traverse alors une de ses plus graves crises.

Après l'expansion et le renouveau des deux siècles précédents, tout s'était effondré. Chute de la production, des échanges et des prix agricoles, instabilité des monnaies s'accompagnent d'épidémies — la peste noire — de guerres et de famines qui font des années 1330-1460 une des périodes les plus misérables et les plus troublées de l'histoire du continent.

La guerre de Cent Ans est l'épisode le plus connu et le plus lourd de conséquences de ce long martyre de l'Europe. Décennies après décennies, France et Angleterre s'entre-déchirent, entraînant la ruine de leurs peuples et l'effondrement du pouvoir des souverains. En France, après les efforts de Charles V pour relever le pays, l'avènement de son fils, le malheureux Charles VI, marque le début d'une période d'anarchie dont le pays ne sort, après le sursaut des années de Jeanne d'Arc, que pour voir se dresser en face de lui la menace de l'État bourguignon. L'Angleterre, elle, après la mort de l'ambitieux Henry VI, est entre les mains d'incapables, ce qui sauve la France. Les pays de la Méditerranée occidentale, à la même époque, sont en pleine anarchie : en Espagne, la Castille et la Navarre se livrent à de stériles luttes dynastiques, le royaume de Naples est épuisé par des combats entre Aragonais et Angevins. Les républiques urbaines de l'Italie du Nord ont disparu, presque toutes maintenant entre les mains de familles qui se sont emparées du pouvoir par la force ou par la ruse : Visconti, puis Sforza à Milan, Médicis à Florence, Gonzague à Mantoue, Este à Ferrare. Dans les États de l'Église, le pape n'est presque plus obéi. Il ne contrôle plus la Toscane, pas davantage la Romagne et l'Ombrie. À Rome même son autorité est précaire, la ville est déchirée par les luttes entre les Colonna

et les Orsini. Le peuple se soulève, le pape s'enfuit, revient, de moins en moins respecté.

Le spectacle qu'offre l'Église elle-même est aussi lamentable. L'exil de la papauté à Avignon et plus encore le Grand Schisme d'Occident lui ont infligé de terribles épreuves. Les successeurs de Pierre ont vu se multiplier les nouvelles hérésies, resurgir les anciennes, apparaître des schismes que leurs inquisiteurs ne sont parvenus que difficilement à maîtriser. Deux, puis trois papes se sont querellés avant qu'à Constance, en 1417, le concile élise Martin V avec l'écrasante tâche de corriger les désordres dans l'Église et d'y ramener la paix. Les papes ont aussi le difficile devoir de refaire l'union avec l'Église de Constantinople dont elle est séparée depuis plusieurs siècles. En 1439, au concile de Florence *, l'unité sera rétablie dans l'Église mais aussitôt rejetée par l'immense majorité du clergé et des fidèles grecs que rien, même pas le péril turc, ne fera dévier de sa haine contre les Latins.

En ces années qui voient les Ottomans préparer de nouveaux assauts contre Constantinople et contre l'Europe, la papauté est incapable de remplir son rôle à la tête de la défense de la chrétienté.

La chance de l'Occident fut qu'au début du XV^e^ siècle le nouvel empire des Turcs traversait lui-même une grave crise consécutive à la défaite du sultan Bayezid I^er^ à Ankara par Tamerlan en 1402 puis aux querelles entre ses fils pour sa succession, l'Interrègne des historiens turcs. Lorsque l'unité est refaite et l'État restauré, le sultan qui est à sa tête, Murad II est plus un homme de paix que de guerre. Son but est moins d'agrandir l'empire que de le rétablir dans les limites qu'il avait avant le désastre d'Ankara. Il essaye cependant de prendre Constantinople mais les Byzantins lui suscitent un « second front » en persuadant les beys d'Anatolie de l'attaquer et il doit lever le siège. Il guerroie aussi contre les Hongrois dont le souverain, Sigismond, puis Ladislas, veut mettre la main sur la Bulgarie, la Bosnie et surtout sur la Serbie qui jouait alors le rôle d'État-tampon sous l'autorité du despote Georges Brankovic, le petit-fils du roi Lazar. Mais les uns et les autres ont besoin de la paix et

---

* Voir annexe 1, page 299.

Ladislas jure sur l'Évangile, Murad sur le Coran, de respecter la trêve pendant au moins dix ans (août 1444).

Peu enclin à la guerre, aimant la vie facile, mais non sans préoccupations intellectuelles, croyant aussi avoir assuré la sécurité de l'empire, Murad décide de renoncer au pouvoir. La mort de son fils Alaeddin l'avait déprimé et il ne semble pas avoir eu une grande affection pour Mehmed. Il se retira donc à Bursa pour y mener la vie qu'il souhaitait, laissant le trône à Mehmed assisté du grand vizir Khalil Pacha, de la grande famille des Çanderli, homme de sagesse et d'expérience dans lequel il avait une grande confiance.

1. Un sultan de douze ans

Lorsqu'il monte sur le trône, en août 1444, Mehmed est encore un enfant. Il était né le 30 mars 1432, à Edirne, dans le palais qu'avait fait construire son trisaïeul Murad I[er]. On ne sait rien de précis sur sa mère, sinon qu'elle était de condition servile, donc non musulmane et qu'elle se nommait Hüma Hatun. Mehmed laissera dire qu'elle était d'origine française ou italienne, ce qui était très probablement faux. On croit plutôt qu'elle était une esclave de Serbie ou de Macédoine. Elle semble avoir tenu peu de place dans les années d'enfance de son fils. Il n'avait pas une grande affection pour elle car il l'oublia vite. Elle mourut en 1450 et fut enterrée à Bursa. Le jeune prince fut élevé surtout par Daye Hatun, une gouvernante à laquelle il avait été confié sans doute dès sa naissance.

Les premières années de Mehmed s'écoulèrent à Edirne entre sa mère, sa gouvernante et les femmes qui les servaient. À l'âge de onze ans, au printemps de 1443, il fut envoyé comme gouverneur à Manisa[1] conformément à une tradition d'après laquelle les jeunes princes ottomans devaient faire en province l'apprentissage du pouvoir. Ses deux *lala*[2] Kasapzade Mahmud et Nişanci Ibrahim b. Abdullah l'accompagnaient. Son père, qui s'était peu intéressé à lui, s'aperçut alors combien son instruction avait été

1. Magnésie du Méandre, près de la mer Égée.
2. Précepteur.

négligée. De caractère difficile et plus porté sur les arts martiaux que sur l'étude, il aurait dû, à son âge, avoir terminé la mémorisation complète du Coran, le traditionnel *Hatım*. Ses précepteurs ne parvenaient pas à se faire obéir. Murad les remplaça par Mollah Gurani, aussi énergique que savant. À la première rencontre, tout fut réglé. Les présentations protocolaires faites, le mollah tira une badine de sa manche et dit au prince qui commençait à se moquer de lui : « Voilà pour te faire obéir. Et maintenant, au travail. » À dater de ce jour, Mehmed étudia avec une ardeur qui en fera un des hommes les plus cultivés de son temps en Orient.

Tout ignorant qu'il était avant de rencontrer le précepteur qui lui donnera le goût des choses de l'esprit, Mehmed avait beaucoup baigné, à Edirne, dans une atmosphère internationale où toutes les influences se rencontraient. Héritage turc et asiatique d'abord, où Mehmed puisera, entre autres, ses idées de domination universelle ; traditions islamiques et iraniennes, chrétiennes aussi par les populations sur lesquelles les Turcs avaient établi leur domination, plus encore peut-être du fait des mariages des princes ottomans. Bayezid I^er^, à la fin du XIV^e^ siècle, avait épousé une princesse serbe, Murad II avait pris parmi ses épouses Mara, la fille du despote serbe Georges Brankovic. Des Européens, diplomates, marchands, intellectuels à la recherche des sites archéologiques de l'Antiquité grecque — nous sommes au temps de la Renaissance — visitaient Edirne. La plupart étaient des Italiens. Giovanni Torcello, qui joua un rôle important à Rome et à Constantinople, y séjourna plusieurs années ; un riche Anconitain, Lillo Ferducci, vingt-quatre ans, le grand humaniste Ciriacco Pizzicoli d'Ancône parcourut pendant de nombreuses années les îles de la mer Égée, la Grèce, l'ancienne Ionie, en étroite relation avec le pape tout en faisant de longs séjours auprès du sultan des Ottomans. C'est dans ce milieu à la fois oriental, « levantin » et latin, où se rencontraient les cultures issues du vieil Orient, de l'Asie centrale, de l'Antiquité et de l'Europe du temps de la Renaissance, que Mehmed acquit ses premières connaissances et commença à former sa personnalité.

Quand il avait abandonné le trône à son fils, Murad pensait-il que ce garçon, qui était à peine un adolescent, avait déjà les qualités qui font les chefs d'État ? Certainement pas, mais il croyait que Çanderli gouvernerait sans

difficulté au nom du jeune prince. Il pensait aussi que le jeune âge et l'inexpérience de son fils persuaderaient les chrétiens des intentions pacifiques de l'empire ottoman et qu'ils observeraient la trêve qu'ils venaient de signer. Ce fut le contraire qui se produisit. Le légat du pape, le cardinal Cesarini affirma que la parole donnée à des infidèles n'engageait personne et que, l'empire ottoman étant maintenant dans des mains débiles, il ne fallait pas laisser échapper une telle occasion. Les Hongrois et les Polonais alignèrent seize mille hommes commandés par le roi Ladislas et par Hunyadi, le *voïvode*[3] de Transylvanie — que nous retrouverons souvent —, Venise participa à la campagne avec huit galères auxquelles s'en ajoutèrent dix qu'elle arma pour le compte du pape et quatre pour le duc de Bourgogne. Leur mission était d'empêcher Murad, qui était en Anatolie, de revenir en Europe.

Les chrétiens avaient alors d'autant plus de chances de l'emporter que les Ottomans étaient en pleine crise.

En confiant l'État ottoman à Khalil Pacha, Murad avait provoqué la colère des autres dignitaires, particulièrement celle d'un autre vizir, Zaganos Pacha, qui voulait supplanter le grand vizir, et Şahabeddin Pacha, le *beylerbey*[4] de Roumélie. Mehmed lui-même — à douze ans ! — était impatient de gouverner et voulait s'affranchir de la tutelle de Khalil Pacha. Ces rivalités ébranlaient l'État qui avait à faire face à de graves incidents à Edirne même. Les janissaires, mécontents de ne pas avoir obtenu une augmentation de solde qu'ils réclamaient, mirent le feu à plusieurs quartiers de la ville, ce qui provoqua l'exode d'une partie de la population. Un parent de Mehmed, Orhan, réfugié à Constantinople auprès du basileus, intriguait pour prendre le pouvoir. Mais surtout la menace des croisés se précisait. L'État ottoman courait de graves dangers, les plus graves probablement depuis la bataille d'Ankara. Mehmed était évidemment incapable d'y faire face et Çanderli rappela Murad, en dépit des protestations du petit prince appuyé par Zaganos et Şahabeddin. Murad quitta tout de suite Bursa avec des

3. Gouverneur.

4. Gouverneur général d'une province ottomane. Sous Mehmed II, les *beylerbeylik* (provinces) étaient au nombre de quatre avec pour sièges, respectivement, Sofia, Ankara, Amasya, Konya.

troupes et traversa le Bosphore. Les navires vénitiens « ne l'avaient pas vu » et surtout des bateaux génois l'avaient aidé à transporter ses soldats (au prix, a-t-on dit, d'un ducat par homme[5]).

Arrivé à Edirne, Murad se prépara au combat. Mais Mehmed revendiqua aussitôt le commandement : c'était lui le sultan et c'était à lui que devait revenir la gloire de la victoire. Son entourage, Zaganos en tête, l'appuyait. Finalement le bon sens l'emporta et Murad à la tête des troupes prit la direction du nord, le long de la mer Noire.

Les adversaires entrèrent en contact près de Varna, le 10 novembre. Les Turcs étaient soixante mille, les chrétiens trois fois moins nombreux. Contrairement à l'avis de Cesarini, Hunyadi et le roi Ladislas lancèrent les premiers leurs soldats à l'assaut. Le combat fut longtemps incertain mais Ladislas fut tué et les chevaliers plièrent et s'enfuirent dans toutes les directions, laissant Murad maître du champ de bataille. La dernière grande croisade avait échoué. Les pertes furent lourdes des deux côtés. Mais l'empire ottoman lui-même demeurait intact et prêt à de nouvelles conquêtes. Et surtout la « trahison » des Génois, la demi-défection des Vénitiens faisaient mal augurer de l'union des chrétiens lorsqu'il serait fait appel à eux pour défendre Constantinople, maintenant directement menacée.

Le danger chrétien écarté, Murad partit pour Manisa où il fit construire un palais pour y terminer ses jours loin de la Cour et du pouvoir. Les *Lettres de victoire* aux souverains étrangers furent signées de Mehmed, la monnaie fut frappée à son nom.

2. Studieux exil

Deux années s'écoulèrent ainsi. Mehmed gouvernait assisté de Çanderli, non sans heurts. Démesurément ambitieux, peu enclin au compromis, du fait de son jeune âge il manquait d'autorité. Au palais, deux clans s'opposaient, celui des dignitaires et des chefs de l'armée, des chrétiens

5. Un ducat = 3,53 grammes d'or.

islamisés[6] pour la plupart, qui voulaient s'emparer tout de suite de Constantinople, et le groupe des notables d'origine turque qui craignaient l'accroissement de pouvoir qu'une aussi grande victoire apporterait à leurs rivaux. C'est peu de dire que Mehmed, lui, ne pensait qu'à ça. Rien autre ne comptait pour ce garçon de treize, quatorze ans, avide de gloire militaire et de pouvoir absolu que rien n'arrêterait sur la voie de la domination, on le savait maintenant dans l'empire et dans les pays voisins. Était-il cependant capable de gouverner l'État ? Chaque jour qui passait montrait le contraire. Les janissaires se mutinaient, pillaient les maisons de la capitale, n'obéissaient plus à leurs chefs et menaçaient les vizirs et les dignitaires. Tout le quartier commerçant fut incendié. Les habitants quittaient la ville devenue la proie d'une soldatesque déchaînée. La situation fut rétablie grâce à l'énergie de Çanderli qui fit exécuter les meneurs puis augmenta la solde des janissaires. Mais il était évident que le jeune sultan n'était pas encore capable de gouverner l'empire. Çanderli décida de rappeler Murad. En août 1446, celui-ci était de retour à Edirne, accueilli très chaleureusement par la population et les janissaires. Mehmed partit aussitôt pour Manisa, accompagné de Zaganos et Şahabeddin. « Il renonça au trône à contrecœur », dit l'historien, son contemporain, Tursun bey. C'était peu dire. Il était furieux. Son père était encore jeune. Combien de temps allait-il maintenant attendre le trône ? Il ne laissa rien paraître, réservant pour plus tard le châtiment de ceux qui avaient poussé son père à l'écarter.

Ce n'est pas dans l'oisiveté, en tout cas, que le futur sultan passe ses années à Manisa. Il jouit là d'une grande liberté de mouvements, gouvernant à sa guise sa belle et fertile province. Il prend même l'initiative d'opérations militaires. Il fait attaquer à plusieurs reprises des navires vénitiens en mer Égée et piller des îles, notamment Nègrepont[7] appartenant à la République. Murad, semble-t-il, n'approuvait guère ces attaques contre les biens et les possessions d'un État avec lequel l'empire ottoman était en paix et avait

6. Issus du *devşirme*, c'est-à-dire la levée, dans certaines provinces de l'empire, d'enfants chrétiens destinés à entrer dans l'administration du sultan ou dans les régiments de la Cavalerie de la Porte ou de janissaires.
7. L'Eubée.

conclu un traité de commerce. Mais Mehmed occupe une position particulière. Il n'est pas le sultan, mais il l'a été, il n'exerce pas de droits souverains mais il frappe monnaie, il n'est pas un chef d'État mais il est certainement plus qu'un prince qui apprend à le devenir. Il complète aussi son instruction, s'entoure d'hommes cultivés, surtout des Italiens. Manisa est proche de la colonie génoise de la Nouvelle Phocée[8] et de l'île de Chio (aux Génois aussi) et les contacts sont faciles et fréquents. Curieux de tout, il attire auprès de lui intellectuels orientaux et occidentaux. Ceux-ci lui font connaître les philosophes et les historiens de l'Antiquité, qu'il ne cessera de se faire lire et traduire pendant toute sa vie. Son esprit s'ouvre là à la civilisation de la Grèce classique, pour laquelle il aura toujours admiration et respect. Il prend le goût de l'art antique, celui de la médaille notamment, qui lui donnera l'idée plus tard de faire venir auprès de lui des médaillistes italiens. Il entre aussi en relation avec les intellectuels et les théologiens du monde de l'islam, ceux des cours de Samarcande, de Hérât, de Tabriz et des émirs d'Anatolie. Le jeune prince apprend aussi les langues. Il connaîtra, outre sa langue maternelle, l'arabe et le persan, très probablement une des langues slaves du Sud et le grec sous sa forme vulgaire qu'il parle mais lit mal. Surtout, il réfléchit aux projets qu'il mettra à exécution dès qu'il sera le maître : briser le pouvoir de Çanderli et des notables musulmans, organiser un État qu'il dominera avec une autorité absolue par le moyen de dignitaires et de fonctionnaires soumis à lui comme des esclaves, reprendre la politique de conquête mise en sommeil par son père, et d'abord s'emparer de Constantinople.

Par deux fois, Mehmed sera rappelé par son père de sa studieuse retraite. La première, en 1448, pour assister à ses côtés à une nouvelle déroute des chrétiens d'Europe orientale, à Kosovo, le lieu même où, près de soixante ans auparavant, Murad I[er] leur avait infligé une défaite dont ils ne s'étaient jamais relevés. Jean Hunyadi que presque tous les princes chrétiens avaient abandonné, fut écrasé. Deux ans plus tard, les choses se terminèrent moins bien pour les Ottomans. Murad était allé assiéger Croia, en Albanie, que

8. Yeni Foca.

tenait Georges Castriota, plus connu sous le nom de Skanderbeg, un Albanais islamisé puis redevenu chrétien. C'est là que Mehmed vit les effets terrifiants de l'artillerie lourde qu'il utilisera lui-même plus tard avec tant de succès contre Constantinople : deux gros canons projetant des boulets de deux cents kilos. Le rempart de la ville fut démoli mais la garnison tint bon et Murad dut se retirer. La renommée de Skanderbeg se répandit dans toute l'Europe. On lui décerna le titre de « champion et bouclier de la chrétienté » et, pendant vingt ans, il sera un des héros les plus populaires de l'Occident, avant d'entrer dans la légende *.

L'échec des Ottomans en Albanie n'était pas un désastre. Une bataille avait été perdue, rien de plus. Murad s'en consola en célébrant avec une somptuosité inouïe le mariage de Mehmed avec Sitt Hatun, une des filles de Suleiman, l'émir de Dulkadir, une des principautés du sud-est de l'Anatolie. L'émir était riche, la mariée très belle mais elle ne plut guère à Mehmed qui lui accorda peu d'attention. Les noces, célébrées à Edirne pendant l'hiver 1450-1451, durèrent trois mois, puis le jeune couple gagna Manisa. Ils n'eurent pas d'enfant et, après l'avènement de son mari, Sitt Hatun resta à Edirne où elle mourra presque abandonnée bien des années plus tard. Aucune femme n'aura d'influence sur Mehmed ni même ne jouera un rôle dans sa vie. Pas davantage les jeunes éphèbes auxquels il dédiera des poèmes enflammés[9]. Personne ne pourra jamais tirer vanité d'avoir inspiré sa pensée ou orienté ses actions.

Peu de temps après les noces de son fils, Murad II mourait subitement (3 février 1451). Il laissait l'empire en sécurité et prospère. De l'état encore convalescent après les épreuves de l'*Interrègne* il avait fait à nouveau une puissance redoutée, forte sur terre et sur mer. Les Ottomans utilisent les armes les plus modernes : des canons contre Constantinople dès 1422, et à Varna les janissaires ont des mousquets, que les Européens n'utiliseront que longtemps plus tard. En 1442, le sultan à soixante navires ancrés à Gallipoli et sur le Danube, quatre-vingts plus légers. L'accroissement de la flotte ottomane oblige Venise à renforcer la sienne.

9. Voir p. 154.
* Voir annexe, p. 301.

L'économie est florissante. Le règne relativement calme de Murad a entraîné un essor de la production et du commerce. Une ville comme Bursa, pillée et incendiée par les troupes de Tamerlan quelques décennies plus tôt, prend un grand essor et devient un des plus importants centres d'échanges au Proche-Orient.

Mehmed aura tous les moyens de son immense ambition.

II

LA CONQUÊTE DE CONSTANTINOPLE

Mehmed accueillit avec une immense joie les envoyés de Çanderli venus lui annoncer la mort de son père : « Qui m'aime me suive », se serait écrié (selon Hammer) le jeune prince en sautant sur son cheval. Deux jours plus tard, il était à Gallipoli où il apprit qu'après la mort de Murad les janissaires s'étaient livrés à de violentes manifestations, reprimées par Çanderli avec une extrême vigueur. Il poursuivit cependant sa route vers Edirne où il demeura caché pendant treize jours avant d'apparaître devant les dignitaires et les chefs de l'armée. Le calme était alors revenu et, le 18 février 1451, il montait sur le trône.

Un de ses premiers gestes fut de faire tuer son frère Ahmed, âgé de quelques mois. Pendant que la mère de celui-ci, une Isfendiaroğlu, fille d'un des principaux princes de l'Anatolie, lui exprimait en larmes son chagrin de la mort de Murad II, un serviteur étouffait l'enfant dans son bain. Un rival possible était écarté. Plus tard, il promulguera la *loi du fratricide* ainsi rédigée : « La plupart des légistes ont déclaré comme chose permise que quiconque de mes illustres fils et petits-fils arrivera au pouvoir fasse immoler ses frères pour assurer le repos du monde. Ils doivent agir en conséquence. » Cette loi sera appliquée jusqu'à la fin du XVI^e^ siècle. Les frères du sultan ne seront plus exécutés mais enfermés dans un bâtiment du sérail — le *kafes* — jusqu'à leur mort.

Aussitôt après son avènement aussi, Mehmed confirma le grand vizir Khalil Çanderli dans ses fonctions. Il était bien

trop fin politique pour ne pas comprendre qu'il allait traverser des jours difficiles et qu'il avait besoin de l'expérience et du doigté de l'homme qui avait si longtemps gouverné l'empire. Les autres vizirs furent aussi maintenus à leur poste, même ceux qui lui avaient été les plus hostiles. Il se vengerait plus tard.

Mehmed a alors dix-neuf ans. Une médaille nous le montre[1], environ à cet âge, une courte barbe en collier encadrant un visage pensif et grave, le nez mince et aquilin — caractéristique des princesses et princes ottomans —, la lèvre dédaigneuse. Le turban, qui cache entièrement le front, accroît l'air de sévérité de ce jeune homme à l'aspect autoritaire et réfléchi. Le Vénitien Jacopo Languschi le décrit comme d'apparence agréable et d'une taille un peu supérieure à la moyenne, « portant noblement les armes, il inspire la crainte plutôt que le respect. Il rit rarement. Distant et secret on ne sait jamais ce qu'il pense. Il peut être aussi cordial quand il le veut, surtout avec les artistes dont il aime la fréquentation. D'une générosité de seigneur, avide de savoir, hardi et obstiné, il aspire à rien moins qu'à la renommée d'Alexandre ». Languschi ajoute qu'il est sobre, indifférent à la fatigue, au froid, à la faim et à la soif et qu'il ne s'adonne pas à la débauche. D'autres contemporains complètent le portrait : visage long et pâle, yeux perçants, sourcils réunis, cheveux crépus et longs, son intelligence est vive et profonde, sa curiosité insatiable. Un autre Vénitien, Nicola Sagundino, dit qu'il est tempéré et sobre, « n'aimant ni le burlesque ni la bouffonnerie, pas davantage le vin et les banquets... Il fait toujours quelque chose ou pense à quelque chose, il est toujours en mouvement... Si la situation exige sa présence, je ne dis pas qu'il court, mais il paraît voler sans que puissent l'en distraire les difficultés du voyage et le mauvais temps ».

Cet homme est, de toute évidence, supérieurement intelligent. Froid calculateur, bourreau de travail, curieux de tout et avide de tout connaître, d'une extrême ambition, il est né pour l'action et animé par une formidable volonté de

1. À la Bibliothèque nationale. Cette médaille en argent, attribuée à Matteo de Pasti, aurait été frappée à l'intention d'un noble bourguignon, Jean de Tricaudet.

puissance. L'adolescent inculte, indiscipliné et impatient a fait place à un homme que plusieurs années de réflexion, de lectures, de responsabilités administratives et militaires ont mûri et transformé. Ses ennemis vont rapidement s'en apercevoir.

Le jeune sultan montra tout de suite des dispositions pacifiques. Aux envoyés de Raguse, de Chio, de Lesbos, des Chevaliers de Saint-Jean-de-Jérusalem, à tous les tributaires, il prodigua des paroles de bonne volonté et d'amitié. Il assura les envoyés de l'empereur de Byzance, Constantin XI Dragasès, un Paléologue, et ceux de son frère Dimitrios, le despote de Morée, de sa volonté de maintenir la paix. Il proposa même, en gage de ses dispositions amicales, de verser chaque année à l'empereur une somme de trois cent mille *akçe*[2] pour couvrir les frais de séjour à la cour de Byzance de son parent et adversaire Orhan qui voulait le renverser ! La paix fut aussi renouvelée avec Venise et avec Jean Hunyadi, régent de Hongrie et principal adversaire des Ottomans.

Mehmed voulait gagner du temps mais sa manœuvre eut un tout autre résultat que celui qu'il escomptait. Tout le monde prit ses assurances d'amitié pour de la faiblesse et on assista presque aussitôt à une floraison de projets contre le jeune prince que l'on décrivit comme adonné au plaisir, vicieux même, incapable de tout travail et soumis à l'influence pacifique de Çanderli, — alors que le pouvoir était en réalité entre les mains de la coterie, favorable à la guerre, de Zaganos et Şahabeddin. Le grand humaniste Francesco Filelfo écrivit au roi de France Charles VII pour lui demander de prendre la tête d'une croisade qui sera, lui dit-il, une simple promenade militaire car le sultan est une nullité, son armée ne vaut rien, les populations des Balkans sont prêtes à se soulever contre les Turcs... Toute l'Europe sera derrière lui contre le musulman, y compris les Anglais qui, dit-il, ne profiteront certainement pas de la circonstance pour reprendre la Guyenne. Ils sont bien trop pieux pour cela ! Le roi de France, qui avait alors d'autres soucis, ne répondit même pas. Un autre grand humaniste, Aeneas

2. L'aspre *(akçe)* était une petite pièce d'argent valant 1/36, puis 1/40 d'un *altın* (ottoman), lui-même équivalant au ducat.

Sylvius Piccolomini, qui sera élu pape quelques années plus tard sous le nom de Pie II, était persuadé, lui aussi, que Mehmed n'était pas un adversaire redoutable et qu'il fallait profiter de l'occasion pour en finir avec les Turcs.

On demeure confondu devant l'ignorance de l'Occident de presque tout ce qui se passait au-delà de l'Adriatique et de la mer Égée. Jusqu'à la chute de Constantinople, des États comme Venise, la France, la Catalogne et d'autres qui entretenaient depuis longtemps des relations commerciales avec le Levant, ne savaient presque rien du sultan, de son potentiel militaire, de sa politique, de ses énormes ressources. Venise, qui occupait une place considérable dans le commerce avec le Proche-Orient, resta jusqu'aux tout derniers mois dans l'ignorance des préparatifs des Ottomans contre Constantinople.

Les Byzantins, eux, étaient très tentés à ce moment-là d'attaquer le Grand Turc. Seuls, ils en étaient incapables mais ils pensaient que si on les aidait leurs chances étaient bonnes d'en finir avec lui. Dans l'été de 1451, Constantin envoya en Italie un certain Andronicus Leontaris avec pour mission d'obtenir de l'argent et des armes. Venise fit la sourde oreille, à Ferrare les Este n'ouvrirent pas davantage leur bourse, le roi de Naples Alphonse V avait trop à combattre en Italie pour envoyer ne fût-ce qu'une seule galère en Orient. Quant au pape Nicolas V, il répondit par une sorte d'ultimatum mettant en demeure les Grecs d'accepter officiellement l'union des Églises latine et orthodoxe décidée au concile de Florence, à laquelle, sous la pression de son opinion publique, Constantinople continuait à s'opposer. Un seul adversaire du sultan jugea l'heure propice à prendre les armes, non un chrétien mais un musulman, Ibrahim, l'émir de Karaman, celui que l'on appelait en Europe le Grand Caraman. En peu de temps tout fut réglé. Mehmed accourut avec des troupes et Ibrahim demanda la paix. Il offrit même au sultan sa fille en mariage. Mehmed accepta tout. Il avait besoin de la paix pour se préparer à ses grandes entreprises, pour réorganiser le corps turbulent de ses janissaires et mettre de l'ordre dans ses finances. Il dévalua aussi la monnaie. Toutes ses pensées, tous ses actes étaient tendus vers ses grands projets de conquête et de domination.

1. Maître du Bosphore

Au retour de sa campagne contre Ibrahim, Mehmed ordonna de commencer la construction d'une puissante forteresse sur le Bosphore, à l'endroit où le détroit est le plus étroit[3], en face d'une autre forteresse bâtie par Bayezid Ier, *Güzelhisar* (la belle forteresse) aujourd'hui *Anadolu Hisar* (la forteresse d'Anatolie). Le sultan voulait couper les communications entre la mer Noire et Constantinople, l'empêcher de recevoir secours et ravitaillement. Il fit amener d'énormes quantités d'hommes et de matériel et réquisitionna de la nourriture et du fourrage dans la campagne voisine. L'empereur Constantin protesta. Mehmed répondit qu'il voulait simplement assurer la sécurité du Bosphore, dont il était le souverain des deux rives.

Un peu plus tard, une rixe entre soldats turcs et paysans grecs se termina par l'exécution de plusieurs de ceux-ci, puis Mehmed fit mettre à mort des envoyés de Constantin venus lui demander des explications sur la construction de *Boğazkesen* (« qui coupe les détroits »). L'exécution des ambassadeurs équivalait à une déclaration de guerre. Constantin fit fermer les portes de la ville.

Le sultan, avec l'aide d'un architecte nommé Musliheddin, probablement un chrétien islamisé, avait lui-même établi le plan général de l'énorme construction. En forme de rectangle irrégulier, elle épouse la configuration du terrain. Les murs de l'enceinte principale, haute de 15 mètres et d'une longueur totale d'environ 250 mètres, sont ponctués de treize tours dont six sont rondes, six de forme polygonale, une rectangulaire. Trois sont hautes de 70 mètres, les autres plus petites. La responsabilité, la dépense et la construction de chacune des trois grosses tours incombaient aux trois vizirs Çanderli, Zaganos et Saruca. Le sultan s'était réservé le secteur qui devait recevoir les canons et, bien entendu, il surveillait l'exécution des travaux. Il voyait tout, se faisait

3. Cet endroit du détroit est fameux pour avoir vu passer, depuis la plus haute antiquité, les armées des conquérants. Assis sur un trône taillé dans le rocher, Darius aurait assisté au passage de la sienne sur un pont construit par Androclès de Samos. Un temple d'Hermès s'élevait là, presque sur les lieux où Mehmed devait bâtir sa forteresse.

rendre compte de tout, récompensait, punissait, portait lui-même quelquefois des matériaux sur son dos. Un mois après le premier coup de pioche, la première tour commença à s'élever et quatre mois plus tard tout était achevé.

Du côté de la mer, Mehmed fit construire suivant sa propre conception une sorte de plate-forme destinée à recevoir des canons à trajectoire plate. Ce fut là un trait de génie. Conjugués avec les pièces placées au même endroit de l'autre côté du détroit, ils tiendront sous leurs feux tout le trafic sur le Bosphore. L'artillerie du sultan, non plus sur des tours comme c'était l'usage jusque-là, mais au niveau du sol et de la mer, non plus défensive mais offensive, sera en mesure d'attaquer de la terre les navires ennemis et de les couler. Le fait était probablement sans précédent en Europe à ce moment-là. « Tout le canal était exposé aux balles et ne permettait point de passer, ni à un grand vaisseau ni à une trirème... ni à la plus petite barque. Rien ne pouvait échapper au péril d'être frappé, brisé et coulé au fond de la mer, à moins que ce ne fût avec la permission du commandant du fort[4]. » La garde de la forteresse fut confiée à un certain Firuz Ağa. Le blocus de Constantinople commençait En septembre, Mehmed apparut sous les murs avec plusieurs milliers d'hommes. Il regarda tout, examina la défense pendant trois jours puis repartit. La flotte ottomane, elle aussi, s'approcha de la ville, et retourna à ses bases. Mehmed ordonna d'occuper les dernières places sur la Marmara et la mer Noire encore aux mains des Byzantins : Mesembria, Anchialos, Byzos et d'autres. Afin d'affaiblir les alliés éventuels de Constantin et les empêcher de le secourir, un de ses généraux, Turakhan Bey, alla attaquer les despotes de Morée, Thomas et Dimitrios Paléologue. Il fit faire la même opération en Albanie, contre Skanderbeg qui sera incapable de participer à la bataille de Constantinople.

Derrière les remparts de la ville, c'était la consternation. Tout faisait croire que les derniers jours étaient arrivés. « Voici que se manifestent les signes de la fin de notre race ! Voici qu'arrivent les jours de l'Antéchrist ! Où sont les saints qui protègent notre ville[5] ? », entendait-on de tous côtés.

4. Kritobulos.
5. Ducas.

Jusqu'à ce moment-là personne, ou presque, n'avait cru « la bien gardée » sérieusement menacée. Le principal souci de Constantin avait été de se défendre contre ses frères qui lui disputaient le trône puis de tenter d'apaiser leurs querelles. De rares esprits lucides essayaient d'alerter leurs concitoyens. Les exhortations tombaient dans le vide tant l'aveuglement des Grecs était grand au moment du plus grand danger qui les menaçât jamais. Beaucoup, parmi les plus fortunés, avaient pour principal souci de mettre leurs richesses à l'abri. Tous, à de rares exceptions près, étaient plus passionnés par le problème — plusieurs fois centenaire — de l'union des Églises, que par la présence, près de là, de la puissante armée turque.

Depuis la proclamation de l'union, à Florence, en 1439, la question était au point mort. D'un côté comme de l'autre, on se crispait sur des positions théologiques, on en venait aux mains dans les églises et les couvents. Les prêtres refusaient les sacrements aux mourants qui ne professaient pas leurs opinions. À Constantinople, on se battait jusque dans Sainte-Sophie. L'empereur approuvait l'union, le patriarche Gennadios Scholarios, du monastère où Constantin l'avait confiné, qualifiait la décision d'union d'impie et traitait saint Thomas d'Aquin d'hérétique. Les moines et le clergé l'approuvaient. Le pape Nicolas V, de son côté, menaçait Constantin, s'il ne faisait pas approuver les décisions du concile, « d'adopter des mesures à la fois dans l'intérêt de votre salut et dans celui de notre honneur ». Peu après la construction de Boğazkesen, un des hommes les plus au fait du problème, l'ancien secrétaire apostolique Georges de Trébizonde, envoyait au pontife une *Prodefenda Europa et claustra Hellesponti exhortatio* dans laquelle il l'avertissait des dangers qui menaçaient Rome et l'Europe. « C'est la liberté des Détroits qui est en jeu, disait-il, par lesquels les Asiatiques envahiront toute l'Europe... Certes les Byzantins sont des hérétiques mais ils sont les seuls qui défendent encore l'Europe contre les Turcs. » Nicolas V, un dilettante irritable et impatient, resta sourd à cet appel comme à tous ceux qui lui parvenaient. L'union des Églises devait être proclamée, cela seul lui importait. Au lieu d'envoyer à Constantin de l'aide pour résister aux Turcs, il dépêcha à Constantinople le cardinal Isidore de Kiev accompagné de Léonard de Chio, archevêque de Mytilène — qui amena avec